



SALLUSTE LA GUERRE
DE JUGURTHA

ALLIA

R I O M U

La Guerre de Jugurtha

SALLUSTE

La Guerre de Jugurtha

Traduit du latin par
NICOLAS GHIGLION

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2017

TITRE ORIGINAL
Bellum Jugurthinum

Le texte latin suivi est celui de la Collection des Universités de France : *La Conjuración de Catilina, La Guerre de Jugurtha, fragments des Histoires*, Paris, Les Belles-Lettres, 2012. Nous avons également consulté l'édition de la Loeb Classical Library : *Sallust 1, The War with Catiline, The War with Jugurtha*, Cambridge (Mass.) ; London, Harvard University Press, 2013.

Image de couverture : gravure décrivant la bataille entre Jugurtha et les légions romaines menées par le consul Métellus, reproduite dans une édition publiée par Joachin Ibarra à Madrid en 1772.

© Éditions Allia, Paris, 2017.

“DE LA RÉPUBLIQUE,
SEUL LE NOM SUBSISTE ENCORE”

*Rem publicam verbo retinemus,
re ipsa jam pridem amisimus.*

Cicéron, *La République*, Livre v, ch. I.

C'EST vraisemblablement après l'assassinat de César que Salluste abandonna la vie politique pour se consacrer à l'écriture. Privé de son protecteur et déconsidéré par différents scandales, en particulier les concussions dont il s'était rendu coupable en tant que gouverneur de Numidie, il se trouvait contraint d'arrêter une carrière qui ne lui avait jamais vraiment réussi. Il eut dès lors tout loisir de contempler le chaos qui régnait à Rome. La lutte des partis, qui agitait depuis si longtemps l'État, atteignait son paroxysme. La République agonisait. Soucieux d'acquérir une gloire que la politique ne lui avait pas donnée, et désireux d'explorer les causes du désastre, il se tourna vers l'histoire. Dans ses deux monographies, *La Conjuration de Catilina* et *La Guerre de Jugurtha*, tout comme dans ses *Histoires*, dont nous n'avons conservé que des fragments, c'est à des périodes dramatiques qu'il s'intéresse, à des événements qui devaient précipiter le déclin et la chute d'un régime politique vieux de presque cinq siècles.

Le titre de sa seconde monographie, le *Bellum Jugurthinum*, laisse attendre un récit d'opérations militaires; néanmoins, sa portée est peut-être avant tout politique, comme le suggère la préface: “J'entreprends d'écrire la guerre que le peuple romain mena contre le roi des Numides, Jugurtha, d'abord parce qu'elle fut grande et terrible, et que son issue fut longtemps incertaine,

ensuite parce que c'est pendant cette guerre que s'éleva pour la première fois une opposition à l'insolence de la noblesse ; cette lutte politique occasionna un bouleversement de toutes les lois divines et humaines, et atteignit un tel degré de fureur que la discorde entre les citoyens ne prit fin qu'avec la guerre civile et la dévastation de l'Italie." De guerre il sera bien question, mais l'auteur s'attarde davantage sur ce qui semble être le principal sujet de son œuvre, les luttes intérieures qui opposent le parti populaire aux *optimates*.

Dans ces lignes programmatiques, ce n'est pas sans une certaine jubilation que Salluste évoque la contestation de l'oligarchie. Et tout au long de l'ouvrage, il ne ménage pas ses attaques contre les nobles, qu'il considère comme responsables du déclenchement et de l'enlèvement de la guerre. N'était-ce pas à leur contact que Jugurtha, prince jadis plein de vertus, avait commencé à nourrir des ambitions criminelles ? Ne s'étaient-ils pas laissé corrompre par les distributions d'argent qu'ils avaient eux-mêmes conseillées ? Outre ces accusations circonstanciées, Salluste se déchaîne contre une élite qui confisque les magistratures et oublie le bien public pour ne plus rechercher que les honneurs et les richesses, n'hésitant pas à massacrer tous ceux qui s'opposent à ses intérêts. À cette caste d'héritiers incapables qui fondent leurs carrières sur le prestige de leurs ancêtres, il oppose Marius, l'homme nouveau, qui brandit sa *virtus* et son intégrité pour revendiquer le droit de gouverner. Son discours devant le peuple, un des grands moments de l'œuvre, est un terrible réquisitoire contre l'oligarchie, au même titre que celui de Memmius.

Faut-il pour autant regarder le *Bellum Jugurthinum* comme une œuvre de propagande, celle d'un césarien

qui restait avant tout un *popularis*? Il semble au contraire que Salluste, en se retirant de la vie politique, ait pris de la hauteur pour atteindre une forme d'objectivité nécessaire à sa crédibilité d'historien. Ses portraits, si réussis, sont toujours nuancés et, de même qu'il ne répugne pas à souligner les vertus de certains nobles tels que Métellus et Sylla, il n'épargne pas Marius, dont l'immense ambition s'appuie sur l'intrigue et la démagogie. La plèbe non plus n'échappe pas à ses traits, qui, lorsqu'elle est en position de force, se laisse aller aux mêmes abus que la noblesse. On a souvent voulu faire de Salluste le chantre du parti populaire. Il est plutôt le pourfendeur d'une classe politique gangrenée par l'esprit de parti.

La critique des acteurs du pouvoir participe d'une perspective moraliste qui ne manque pas d'étonner au regard de ce que l'on sait de la carrière de l'auteur. Salluste déplore l'évolution qui a conduit Rome des anciennes vertus du *mos majorum* – frugalité, piété, sens du sacrifice – à la décadence des temps nouveaux, marqués par la sensualité, la cupidité et l'ambition. Ces analyses, assorties de l'éloge traditionnel du bon vieux temps, peuvent sembler un peu communes et faciles, mais elles ne sont pas dénuées de justesse sous la plume d'un auteur qui interroge les causes d'une crise de régime : la République, dont le nom même suppose l'intérêt commun, se trouvait fragilisée par l'avidité d'une élite qui avait fait de la corruption une pratique habituelle ; et ses institutions, qui visaient à limiter dans le temps l'exercice du pouvoir, ne pouvaient résister à l'assaut sans cesse renouvelé des ambitions personnelles.

Les réflexions politiques et morales ne doivent pas faire oublier la dimension esthétique de l'œuvre, qui vaut à Salluste de faire entrer l'histoire romaine en

littérature. À la différence de ses prédécesseurs, dont les récits annalistiques étaient portés par une prose sans saveur, il s'approprie la matière historique, qu'il stylise avec expressivité et sens de la mise en scène. On admire la variété et la richesse du propos : préambule d'allure philosophique, récits de batailles, portraits, lettres, discours, digressions politiques et géographiques relancent constamment l'intérêt du lecteur, et leur ordonnance, qui préserve l'unité du texte, révèle un grand art de la composition. Mais c'est surtout grâce à son style que Salluste fait accéder l'histoire au rang d'œuvre littéraire. Influencé par le grec de Thucydide, il invente une nouvelle langue latine, tout en brièveté, densité et dissymétrie, bien éloignée de l'éloquence que Cicéron avait mise à la mode, avec ses amples périodes harmonieusement cadencées. Faut-il voir à travers ce choix d'écriture un prolongement de la haine politique que notre auteur vouait au portevois de l'aristocratie ? Nous préférons y trouver la marque de son génie, et admirer la création d'une prose dont les aspérités épousent celles de la réalité étudiée.

De sa plume nerveuse et tourmentée, forgée pour évoquer les conflits qui déchirent l'État ou la conscience des hommes, Salluste offre le tableau saisissant d'un monde qui chavire. Retraçant le mouvement qui, des Gracques aux guerres civiles, verra Rome tourner la page de la République pour commencer celle de l'Empire, il nous invite à une réflexion sur les dérives des régimes en crise.

I. C'EST à tort que les hommes se plaignent de leur nature, sous prétexte que, fragile et éphémère, elle est gouvernée par le hasard plutôt que par le mérite. Au contraire, en réfléchissant bien, on ne saurait trouver rien de plus grand ni de plus remarquable, et on s'apercevrait que ce qui manque à la nature humaine, c'est l'énergie plus que la force ou le temps.

La vie des hommes est guidée et dominée par l'âme. Lorsqu'elle s'avance vers la gloire par la voie du mérite, elle est revêtue de bien assez de force, de pouvoir et d'éclat, et n'a pas besoin de la Fortune, car celle-ci ne peut donner ni arracher à quiconque la probité, l'énergie et les autres qualités morales. Mais qu'arrive-t-il si, possédé par des passions mauvaises, l'homme se perd dans l'oisiveté et les plaisirs du corps? Lorsqu'il a joui quelque temps de ces dérèglements pernicieux, une fois sa vigueur, son temps et son talent dissolus dans l'inaction, c'est la faiblesse de sa nature qu'il accuse : chacun attribue aux circonstances les fautes dont il est lui-même coupable. Si les hommes se préoccupaient du bien autant qu'ils recherchent ce qui leur est étranger, inutile, et souvent même dommageable, ils seraient moins esclaves que maîtres des événements ; et ils se hisseraient si haut que, dépassant leur condition mortelle, ils trouveraient, nimbés de gloire, leur place dans l'éternité.

II. L'homme étant composé d'un corps et d'une âme, tout ce que nous possédons, tout ce que nous convoitons participe de la nature du corps ou de l'esprit. Ainsi la beauté, la richesse, la force physique et tous les autres

avantages de ce genre ne tardent pas à se dissiper ; mais les œuvres éclatantes de l'intelligence sont, à l'image de l'âme, immortelles. Enfin, de même qu'ils ont un commencement, les biens du corps et de la fortune ont un terme ; tout ce qui naît meurt, et tout ce qui grandit vieillit ; l'âme, incorruptible, éternelle, guide du genre humain, dirige et contrôle toutes choses sans être elle-même contrôlée par rien. Aussi doit-on d'autant plus s'étonner de la dépravation de ceux qui, livrés aux plaisirs du corps, passent leur vie dans le luxe et la paresse, laissant l'intelligence, la meilleure et la plus noble part de la nature humaine, s'engourdir dans l'ignorance et l'inertie, et cela quand l'esprit dispose de tant de moyens divers pour leur procurer la gloire la plus haute.

III. Parmi ces moyens, je pense que les magistratures, les commandements militaires, en un mot toutes les charges publiques, ne doivent en aucun cas être recherchés à notre époque¹ : les honneurs n'y sont pas attribués au mérite et lorsqu'on les obtient par des voies illégales, on ne jouit pas pour autant d'une sécurité ou d'une considération plus grande. Car faire usage de la violence pour gouverner parents et patrie, dût-on y réussir et réformer des abus, cela n'est pas sans danger, d'autant plus que toute révolution apporte son lot de meurtres, d'exils et d'autres événements funestes². Quant à fournir des efforts en vain et n'obtenir rien d'autre que la haine

1. Le *Bellum Jugurthinum* fut composé dans la période troublée qui suivit l'assassinat de César, plus précisément au début du gouvernement tyrannique des Triumvirs (43-42 av. J.-C.). (Toutes les notes sont du traducteur.)

2. Allusion probable aux proscriptions décidées par les Triumvirs.

comme prix de ses fatigues, voilà qui est le comble de la folie; à moins que d'aventure on ne soit gouverné par le désir honteux et pernicieux de sacrifier son honneur et sa liberté à l'ambition de quelques individus.

iv. Parmi les autres activités qui relèvent de l'intelligence, le récit des événements passés fait partie des plus utiles. Nombreux sont ceux qui en ont vanté le mérite, je crois donc pouvoir m'en abstenir; cela m'évitera en même temps de laisser penser que, cédant à l'arrogance, je me glorifie moi-même en louant l'étude que j'ai choisie. Mais puisque j'ai décidé de passer ma vie loin des affaires publiques, je crois qu'il y aura des gens pour soutenir que mes travaux, pourtant si importants et utiles, ne sont que des passe-temps d'homme oisif. C'est ce que diront très certainement ceux dont l'activité essentielle consiste à courtiser la plèbe et à rechercher sa faveur en lui offrant des festins. Qu'ils songent donc à l'époque où j'ai obtenu mes magistratures, aux hommes qui n'ont pu atteindre les mêmes honneurs et au genre d'individus qui depuis sont parvenus au Sénat¹! Alors, ils ne manqueront pas de reconnaître que ce n'est pas la paresse mais la raison qui m'a fait changer de vocation, et que la République profitera davantage de mon loisir que de l'activité politique des autres.

Comme on me l'a souvent raconté, Q. Maximus, P. Scipion² et d'autres parmi nos illustres concitoyens

1. Gaulois et hommes de basse condition que César, puis Antoine, firent entrer dans cette assemblée.

2. Q. Fabius Maximus, dit *Cunctator* (le Temporisateur), et P. Cornelius Scipion, dit l'Africain, sont deux héros de la deuxième guerre punique (218-202 av. J.-C.).

avaient coutume de dire qu'à la vue des portraits¹ de leurs ancêtres, leur esprit s'enflammait d'un puissant amour pour la vertu. Bien entendu, cette cire ou ces images ne possédaient pas en elles-mêmes un si grand pouvoir ; mais le souvenir d'actions glorieuses attisait dans le cœur de ces grands hommes une flamme qui ne pouvait diminuer avant qu'ils aient, par leur mérite, égalé la réputation et la gloire de leurs modèles. Avec nos mœurs actuelles, au contraire, y a-t-il un seul homme qui rivalise avec ses ancêtres en probité et en activité plutôt qu'en richesses et en dépenses ? Même les hommes nouveaux², qui jadis l'emportaient en mérite sur la noblesse, s'efforcent aujourd'hui d'obtenir commandements et honneurs non par leurs vertus, mais par les complots et les brigandages ; comme si la préture, le consulat et tous les autres titres avaient en eux-mêmes leur éclat et leur grandeur, indépendamment de la valeur de leurs détenteurs.

Mais je me suis laissé emporté trop loin, poussé par le chagrin et le dégoût que m'inspirent les mœurs de mes concitoyens : je reviens maintenant à mon sujet.

v. J'entreprends d'écrire la guerre que le peuple romain mena contre le roi des Numides, Jugurtha, d'abord parce qu'elle fut grande et terrible, et que son issue fut longtemps incertaine, ensuite parce que c'est pendant

1. Les nobles romains conservaient pieusement dans leur atrium les portraits de leurs ancêtres qui avaient exercé de hautes charges. Masques de cire modelés d'après les traits des défunts, ces *imagines* pouvaient être sorties et exhibées à l'occasion de cérémonies particulières comme les enterrements.

2. Pendant la période républicaine, on appelait *homines novi* les citoyens d'origine plébéienne qui étaient les premiers de leur famille à obtenir une magistrature curule, notamment le consulat.